

comte), général français, né à Valenciennes en 1764, mort en 1848. Il fit toutes les campagnes de la Révolution, devint général de brigade en 1793, se distingua particulièrement à l'armée des Pyrénées-Orientales contre les Espagnols, et obtint le brevet de général de division en 1796, pour la vigoureuse avec laquelle il poussa le siège du château de Milan. Il reçut le gouvernement d'Alexandrie du premier consul, remit cette place aux alliés en 1814, fut mis par Louis XVIII à la tête de la division de Paris, et obtint le titre de comte en 1816. Placé à la tête de la 12<sup>e</sup> division, il déploya un grand zèle royaliste dans le procès des infortunés sergents de La Rochelle, auxquels il fit avouer, en leur promettant une grâce qu'il savait d'avance ne pas devoir leur être accordée, tous les détails de la conspiration. Il prit sa retraite après la révolution de 1830. Il avait rassemblé une riche galerie de tableaux et une bibliothèque précieuse, qui furent vendus à sa mort.

**DESPLACES** (Philippe), astronome, né à Paris en 1659, mort dans cette ville en 1736. On lui doit de petits calendriers qui ont paru sous le titre d'*Etat du ciel; Ephémérides de l'Académie* (1706-1708); *Ephémérides pour les années* (1716, in-4°), avec deux volumes supplémentaires (1727-1734).

**DESPLACES** (Louis), graveur français, né à Paris en 1682, mort en 1739. Il fut un des bons artistes de son temps, bien qu'il soit inférieur à Audran et à Edelneck. Il était fort laborieux, travaillant avec facilité, et son dessin avait été tout à la fois précis et moelleux. On lui doit un assez grand nombre de planches, dont les plus estimées sont : la *Sageesse compagne d'Hercule*, d'après Paul Chéron; le *Triomphe de Vespasien et de Titus*, d'après Jules Rompé; *Diane et Actéon*, d'après C. Maratte; *Orphée obtenu de Pluton le retour d'Eurydice*, d'après Rubens; *Venus faisant forger des armes pour Ève et Jésus-Christ*, gravés sur bois; d'après son dessin; le *Feu et l'Eau*, d'après Louis de Boullogne; *Néus sur les eaux*, d'après Coppel; le *Paste des puissances voisines de la France*, d'après Lebrun. Citons également ses excellents portraits de Titon du Tillet et de Mlle Ducloux.

**DESPLACES** (Laurent-Benoît), agronome et historien français, né à Rouen au xviii<sup>e</sup> siècle. Il fut d'abord militaire, puis se livra à l'agriculture. Il a publié : *Préservatif contre l'agranomie ou l'agriculture réduite à ses vrais principes* (1768); *Histoire de l'agriculture ancienne, extraite de l'histoire naturelle de Plin* (Paris, 1765), ouvrage superficiel, et *Essai critique sur l'histoire des ordres royaux et militaires de Saint-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel* (Liège, 1775, in-12).

**DESPLANCHES** (Jean), littérateur français du xvii<sup>e</sup> siècle. Il était né à Dijon et exerçait dans cette ville la profession d'imprimeur. Il n'est guère connu aujourd'hui de quelques rares bibliophiles que par un volume, publié sous son nom et intitulé : *Premier livre d'Épigrammes*, alias *Recueil confus* (Dijon, 1667, in-8°). « C'est, dit Gustave Brunet dans la *Biographie Didot*, un recueil de quolibets, d'épigrammes burlesques, de joyeusetés parfois trop vives, le tout pris à droite et à gauche dans divers auteurs, et mis en vers. »

**DESPLANCHES** (Jean), poète français, v. DESPLANCHES.

**DESPLAS** (Jean-Baptiste), vétérinaire, né à Paris en 1758, mort dans la même ville en 1823. Il était fils d'un maréchal ferrant. Il se fit recevoir à l'école d'Alfort, où il fut nommé peu de temps après professeur de médecine vétérinaire. Depuis lors, il devint successivement vétérinaire en chef de l'établissement des haras, membre du conseil des remotes, inspecteur adjoint des remotes de la cavalerie. Il fut chargé à plusieurs reprises de combattre des épidémies. Plus tard, il prit la direction de l'établissement de maréchalerie de son père et devint membre de l'Académie de médecine, du comité des haras, etc. Desplais était fort instruit et possédait plusieurs langues modernes. Outre des articles dans le *Dictionnaire de médecine*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, etc., on a de lui : *Instructions sur les maladies inflammatoires épidémiques* (Paris, 1797, in-8°); *Rapports annuels faits à la Société royale et centrale d'agriculture*, dont il était membre, etc.

**DESPOBLADO**, s. m. (dè-spo-blà-do) — mot espagnol qui signif. *dépeuple*. Désert, solitude, vastes pays presque dépeuplés que l'on trouve en Espagne : *Le steppes, comme la papa d'Amérique, comme le désert d'Arabie, comme le désert d'Afrique, comme l'Asie, est d'asie et de populations pastorales, qui vivent libres et vagabondes, loin des villes, des villages et de toute agglomération humaine.* (Th. Gaut.)

**DESPOIN** (mot grec qui signifie souverain), épithète de plusieurs déesses, mais en particulier de Vénus, de Cérès et de Proserpine.

**DESPOIS** (Eugène-André), écrivain, né à Paris en 1818. Il est fils d'Antoine Despois, peintre d'histoire. Il se fit recevoir à l'École normale en 1838, puis devint successivement professeur de rhétorique à Bourges et au lycée Louis-le-Grand à Paris. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Despois donna sa

démision pour ne pas prêter serment au gouvernement qui en était issu. Il s'est retiré, depuis lors, à l'enseignement libre. Outre plusieurs éditions annotées d'auteurs classiques, M. Despois a donné les traductions de *Lucius Numanianus*, d'*Aratus*, de *Rufus Festus Avenius*, dans la bibliothèque latine-française de Panckoucke; celle des *Satiriques latins*, dans les *Chefs-d'œuvre des littératures antiques*. Il a pris part à la publication des œuvres d'Abalard. Cependant, quel que soit le mérite des travaux que nous venons de citer, la meilleure partie de l'œuvre de cet écrivain distingué, ce qui l'a surtout fait connaître, ce sont les nombreux articles qu'il a publiés dans divers recueils périodiques, la *Liberté de penser*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue nationale*, la *Morale indépendante*, etc. Dans ces articles, pour la plupart remarquables, il s'est signalé par l'élevation de ses idées, par ses solides et fortes convictions, par son chaud libéralisme. M. Despois appartient à cette phalange d'esprits vigoureusement trempés, qui mettent leur orgueil à servir une noble cause, celle de la liberté et de la dignité humaine.

**DESPONATION**, s. f. (dè-spon-sa-si-on — lat. *desponatio*; de *despondere*, promettre). fiançailles, et particulièrement fiançailles de la Vierge Marie. v. *VIEX* mot.

**DESPONT** (Philippe), théologien français du xvi<sup>e</sup> siècle. Il était docteur de la Faculté de théologie de Paris. Il a composé, à Paris, de sa vaste collection intitulée : *Maxima bibliotheca veterum Patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum* (Lyon, 1677, 27 vol. in-fol.).

**DESPOY** (François), chirurgien français, mort vers 1760. Voulu étudier les maladies des armées, il fit, en qualité de premier chirurgien major, puis de chirurgien en chef, les campagnes d'Italie (1734) et de Corse (1738), et déploya dans ses fonctions autant de zèle que de talent. Doué d'un esprit perspicace et observateur, Despoy ne tarda pas à remarquer combien était erroné le traitement des plaies d'armes à feu alors en usage. Il démontra sans peine que les phénomènes qu'on attribuait au poison dans les blessures provenaient uniquement de l'attrition exorbitante, et qu'il fallait agir par les corps contondants, et, rejetant les lotions spiritueuses, il adopta le traitement rationnel des lotions émollientes. Un plein succès couronna cette expérience, et Despoy devint un des plus grands chirurgiens militaires dont la France s'honore. Mais lui ne se borna pas son œuvre : il pratiqua, dans les plaies d'armes à feu, un grand nombre d'opérations qu'on n'avait pas encore essayées, et inventa notamment une nouvelle méthode de gastrostomie. En même temps, il apporta de grandes améliorations dans l'administration des hôpitaux, où il fit disparaître de nombreux abus. L'Académie de médecine le regut au nombre de ses membres. On n'a de Despoy qu'un seul ouvrage : *Traité des plaies d'armes à feu* (Paris, 1749, in-12), qui a été longtemps, malgré son manque de méthode, le meilleur qu'on ait possédé sur ce sujet.

**DESPOYTES** (Philippe), poète français, né en 1845, mort en 1898. Il fut d'abord de sa naissance entre Despois et Malherbe, il n'eut ni l'oxagération pédantesque de l'un ni le rigorisme un peu sec de l'autre. « Ron-sard, dit Boileau dans son *Art poétique*, Réglant tout, brouilla tout, fit un art à la mode. Et toutefois longtemps eut un heureux destin, aujourd'hui encore, nous sembleraient agréables, et n'afficha jamais aucune prétention réformatrice. Il fit, comme tous les hommes du xvii<sup>e</sup> siècle, de fortes études classiques; son érudition était très-tendue et très-solide; mais il n'en abusait pas. Il aimait les anciens et les prit souvent pour modèles, tout en conservant son indépendance et son originalité. Dans sa première jeunesse il voyagea en Italie à la suite d'un évêque auquel il était attaché, et la connaissance qu'il acquit de la poésie italienne contribua singulièrement à polir son style et à lui donner une forme harmonieuse et coulante. Seulement, il prit dans son commerce avec les poètes italiens le goût malheureux des conceits, de l'affectation et de la mièvrerie, qui si longtemps a gâté notre littérature et en a retardé le progrès. La réputation de Despoites commença vers 1570. Elle grandit rapidement; ses chansons surtout rendirent son nom très-populaire. Dans une comédie, Odet Turnebes les *Contes*, une mère reproche à sa fille de lire Despoites plus qu'elle ne songe au ménage. Charles IX, grand amateur de poésie, et, comme on sait, rimeur agréable, goûta beaucoup ses premiers vers, et récompensa son *Rodomont* par un présent de 800 écus d'or. Henri III, n'étant encore que duc d'Anjou, avait conçu aussi une vive affection pour Despoites et l'avait emmené avec lui en Pologne, contre droit de séjour parut au poète aussi déplaçant qu'à son maître, et sous laquelle il lança, en partant, une malediction plus vigoureuse, reprochant aux Polo-

naïs leur turbulence grossièreté et leur penchant à l'ivrognerie.

Revenu en France pour y prendre possession de son bien, Henri III n'oublia point la fortune de son ami; il lui donna 30,000 livres pour l'impression de ses ouvrages et une abbaye pour un sonnet, l'un des plus médiocres qu'il ait faits l'auteur. Aux libéralités du roi se joignirent celles de quelques grands seigneurs de la cour, entre autres du duc de Joyeuse. Despoites devint à la fois abbé de Tiron, de Vaux-de-Cernay, de Bonport, d'Aurillac, et chanoine de la Sainte-Chapelle. On lui offrit même l'archevêché de Bordeaux, qu'il ne voulut pas accepter. Le roi, surpris d'un pareil refus, lui en ayant demandé les motifs, il alléguait qu'il craignait d'avoir charge d'âmes. « Voire, dit le roi, et vous êtes abbé! N'avez-vous pas charge des âmes de vos moines? » Non, répondit Despoites, car ils n'en ont point. « Quoi qu'il en soit, Despoites jouissait, tant en bénéfices qu'en abbayes, de 10,000 écus de rente, somme énorme pour le temps. Sur surplus, il était formé une excellente et nombreuse bibliothèque, qu'il ouvrait volontiers à tous les savants.

Il ne faut point chercher dans les vers de Despoites un écho, si faible qu'il soit, de la féroce guerre civile qui désolait alors la France; il n'y est question que d'amours et de bergeries. Cependant il se laissa entraîner un instant dans la Ligue par l'amiral de Villars, un de ses patrons; ses revenus mêmes firent de la vaste collection intitulée : *Maxima bibliotheca veterum Patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum* (Lyon, 1677, 27 vol. in-fol.).

**DESPOYTES** (François), chirurgien français, mort vers 1760. Voulu étudier les maladies des armées, il fit, en qualité de premier chirurgien major, puis de chirurgien en chef, les campagnes d'Italie (1734) et de Corse (1738), et déploya dans ses fonctions autant de zèle que de talent. Doué d'un esprit perspicace et observateur, Despoy ne tarda pas à remarquer combien était erroné le traitement des plaies d'armes à feu alors en usage. Il démontra sans peine que les phénomènes qu'on attribuait au poison dans les blessures provenaient uniquement de l'attrition exorbitante, et qu'il fallait agir par les corps contondants, et, rejetant les lotions spiritueuses, il adopta le traitement rationnel des lotions émollientes. Un plein succès couronna cette expérience, et Despoy devint un des plus grands chirurgiens militaires dont la France s'honore. Mais lui ne se borna pas son œuvre : il pratiqua, dans les plaies d'armes à feu, un grand nombre d'opérations qu'on n'avait pas encore essayées, et inventa notamment une nouvelle méthode de gastrostomie. En même temps, il apporta de grandes améliorations dans l'administration des hôpitaux, où il fit disparaître de nombreux abus. L'Académie de médecine le regut au nombre de ses membres. On n'a de Despoy qu'un seul ouvrage : *Traité des plaies d'armes à feu* (Paris, 1749, in-12), qui a été longtemps, malgré son manque de méthode, le meilleur qu'on ait possédé sur ce sujet.

**DESPOYTES** (Philippe), poète français, né en 1845, mort en 1898. Il fut d'abord de sa naissance entre Despois et Malherbe, il n'eut ni l'oxagération pédantesque de l'un ni le rigorisme un peu sec de l'autre. « Ron-sard, dit Boileau dans son *Art poétique*, Réglant tout, brouilla tout, fit un art à la mode. Et toutefois longtemps eut un heureux destin, aujourd'hui encore, nous sembleraient agréables, et n'afficha jamais aucune prétention réformatrice. Il fit, comme tous les hommes du xvii<sup>e</sup> siècle, de fortes études classiques; son érudition était très-tendue et très-solide; mais il n'en abusait pas. Il aimait les anciens et les prit souvent pour modèles, tout en conservant son indépendance et son originalité. Dans sa première jeunesse il voyagea en Italie à la suite d'un évêque auquel il était attaché, et la connaissance qu'il acquit de la poésie italienne contribua singulièrement à polir son style et à lui donner une forme harmonieuse et coulante. Seulement, il prit dans son commerce avec les poètes italiens le goût malheureux des conceits, de l'affectation et de la mièvrerie, qui si longtemps a gâté notre littérature et en a retardé le progrès. La réputation de Despoites commença vers 1570. Elle grandit rapidement; ses chansons surtout rendirent son nom très-populaire. Dans une comédie, Odet Turnebes les *Contes*, une mère reproche à sa fille de lire Despoites plus qu'elle ne songe au ménage. Charles IX, grand amateur de poésie, et, comme on sait, rimeur agréable, goûta beaucoup ses premiers vers, et récompensa son *Rodomont* par un présent de 800 écus d'or. Henri III, n'étant encore que duc d'Anjou, avait conçu aussi une vive affection pour Despoites et l'avait emmené avec lui en Pologne, contre droit de séjour parut au poète aussi déplaçant qu'à son maître, et sous laquelle il lança, en partant, une malediction plus vigoureuse, reprochant aux Polo-

naïs leur turbulence grossièreté et leur penchant à l'ivrognerie.

Revenu en France pour y prendre possession de son bien, Henri III n'oublia point la fortune de son ami; il lui donna 30,000 livres pour l'impression de ses ouvrages et une abbaye pour un sonnet, l'un des plus médiocres qu'il ait faits l'auteur. Aux libéralités du roi se joignirent celles de quelques grands seigneurs de la cour, entre autres du duc de Joyeuse. Despoites devint à la fois abbé de Tiron, de Vaux-de-Cernay, de Bonport, d'Aurillac, et chanoine de la Sainte-Chapelle. On lui offrit même l'archevêché de Bordeaux, qu'il ne voulut pas accepter. Le roi, surpris d'un pareil refus, lui en ayant demandé les motifs, il alléguait qu'il craignait d'avoir charge d'âmes. « Voire, dit le roi, et vous êtes abbé! N'avez-vous pas charge des âmes de vos moines? » Non, répondit Despoites, car ils n'en ont point. « Quoi qu'il en soit, Despoites jouissait, tant en bénéfices qu'en abbayes, de 10,000 écus de rente, somme énorme pour le temps. Sur surplus, il était formé une excellente et nombreuse bibliothèque, qu'il ouvrait volontiers à tous les savants.

Il ne faut point chercher dans les vers de Despoites un écho, si faible qu'il soit, de la féroce guerre civile qui désolait alors la France; il n'y est question que d'amours et de bergeries. Cependant il se laissa entraîner un instant dans la Ligue par l'amiral de Villars, un de ses patrons; ses revenus mêmes firent de la vaste collection intitulée : *Maxima bibliotheca veterum Patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum* (Lyon, 1677, 27 vol. in-fol.).

**DESPOYTES** (François), chirurgien français, mort vers 1760. Voulu étudier les maladies des armées, il fit, en qualité de premier chirurgien major, puis de chirurgien en chef, les campagnes d'Italie (1734) et de Corse (1738), et déploya dans ses fonctions autant de zèle que de talent. Doué d'un esprit perspicace et observateur, Despoy ne tarda pas à remarquer combien était erroné le traitement des plaies d'armes à feu alors en usage. Il démontra sans peine que les phénomènes qu'on attribuait au poison dans les blessures provenaient uniquement de l'attrition exorbitante, et qu'il fallait agir par les corps contondants, et, rejetant les lotions spiritueuses, il adopta le traitement rationnel des lotions émollientes. Un plein succès couronna cette expérience, et Despoy devint un des plus grands chirurgiens militaires dont la France s'honore. Mais lui ne se borna pas son œuvre : il pratiqua, dans les plaies d'armes à feu, un grand nombre d'opérations qu'on n'avait pas encore essayées, et inventa notamment une nouvelle méthode de gastrostomie. En même temps, il apporta de grandes améliorations dans l'administration des hôpitaux, où il fit disparaître de nombreux abus. L'Académie de médecine le regut au nombre de ses membres. On n'a de Despoy qu'un seul ouvrage : *Traité des plaies d'armes à feu* (Paris, 1749, in-12), qui a été longtemps, malgré son manque de méthode, le meilleur qu'on ait possédé sur ce sujet.

naïs leur turbulence grossièreté et leur penchant à l'ivrognerie.

Revenu en France pour y prendre possession de son bien, Henri III n'oublia point la fortune de son ami; il lui donna 30,000 livres pour l'impression de ses ouvrages et une abbaye pour un sonnet, l'un des plus médiocres qu'il ait faits l'auteur. Aux libéralités du roi se joignirent celles de quelques grands seigneurs de la cour, entre autres du duc de Joyeuse. Despoites devint à la fois abbé de Tiron, de Vaux-de-Cernay, de Bonport, d'Aurillac, et chanoine de la Sainte-Chapelle. On lui offrit même l'archevêché de Bordeaux, qu'il ne voulut pas accepter. Le roi, surpris d'un pareil refus, lui en ayant demandé les motifs, il alléguait qu'il craignait d'avoir charge d'âmes. « Voire, dit le roi, et vous êtes abbé! N'avez-vous pas charge des âmes de vos moines? » Non, répondit Despoites, car ils n'en ont point. « Quoi qu'il en soit, Despoites jouissait, tant en bénéfices qu'en abbayes, de 10,000 écus de rente, somme énorme pour le temps. Sur surplus, il était formé une excellente et nombreuse bibliothèque, qu'il ouvrait volontiers à tous les savants.

Il ne faut point chercher dans les vers de Despoites un écho, si faible qu'il soit, de la féroce guerre civile qui désolait alors la France; il n'y est question que d'amours et de bergeries. Cependant il se laissa entraîner un instant dans la Ligue par l'amiral de Villars, un de ses patrons; ses revenus mêmes firent de la vaste collection intitulée : *Maxima bibliotheca veterum Patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum* (Lyon, 1677, 27 vol. in-fol.).

**DESPOYTES** (François), chirurgien français, mort vers 1760. Voulu étudier les maladies des armées, il fit, en qualité de premier chirurgien major, puis de chirurgien en chef, les campagnes d'Italie (1734) et de Corse (1738), et déploya dans ses fonctions autant de zèle que de talent. Doué d'un esprit perspicace et observateur, Despoy ne tarda pas à remarquer combien était erroné le traitement des plaies d'armes à feu alors en usage. Il démontra sans peine que les phénomènes qu'on attribuait au poison dans les blessures provenaient uniquement de l'attrition exorbitante, et qu'il fallait agir par les corps contondants, et, rejetant les lotions spiritueuses, il adopta le traitement rationnel des lotions émollientes. Un plein succès couronna cette expérience, et Despoy devint un des plus grands chirurgiens militaires dont la France s'honore. Mais lui ne se borna pas son œuvre : il pratiqua, dans les plaies d'armes à feu, un grand nombre d'opérations qu'on n'avait pas encore essayées, et inventa notamment une nouvelle méthode de gastrostomie. En même temps, il apporta de grandes améliorations dans l'administration des hôpitaux, où il fit disparaître de nombreux abus. L'Académie de médecine le regut au nombre de ses membres. On n'a de Despoy qu'un seul ouvrage : *Traité des plaies d'armes à feu* (Paris, 1749, in-12), qui a été longtemps, malgré son manque de méthode, le meilleur qu'on ait possédé sur ce sujet.

**DESPOYTES** (Philippe), poète français, né en 1845, mort en 1898. Il fut d'abord de sa naissance entre Despois et Malherbe, il n'eut ni l'oxagération pédantesque de l'un ni le rigorisme un peu sec de l'autre. « Ron-sard, dit Boileau dans son *Art poétique*, Réglant tout, brouilla tout, fit un art à la mode. Et toutefois longtemps eut un heureux destin, aujourd'hui encore, nous sembleraient agréables, et n'afficha jamais aucune prétention réformatrice. Il fit, comme tous les hommes du xvii<sup>e</sup> siècle, de fortes études classiques; son érudition était très-tendue et très-solide; mais il n'en abusait pas. Il aimait les anciens et les prit souvent pour modèles, tout en conservant son indépendance et son originalité. Dans sa première jeunesse il voyagea en Italie à la suite d'un évêque auquel il était attaché, et la connaissance qu'il acquit de la poésie italienne contribua singulièrement à polir son style et à lui donner une forme harmonieuse et coulante. Seulement, il prit dans son commerce avec les poètes italiens le goût malheureux des conceits, de l'affectation et de la mièvrerie, qui si longtemps a gâté notre littérature et en a retardé le progrès. La réputation de Despoites commença vers 1570. Elle grandit rapidement; ses chansons surtout rendirent son nom très-populaire. Dans une comédie, Odet Turnebes les *Contes*, une mère reproche à sa fille de lire Despoites plus qu'elle ne songe au ménage. Charles IX, grand amateur de poésie, et, comme on sait, rimeur agréable, goûta beaucoup ses premiers vers, et récompensa son *Rodomont* par un présent de 800 écus d'or. Henri III, n'étant encore que duc d'Anjou, avait conçu aussi une vive affection pour Despoites et l'avait emmené avec lui en Pologne, contre droit de séjour parut au poète aussi déplaçant qu'à son maître, et sous laquelle il lança, en partant, une malediction plus vigoureuse, reprochant aux Polo-

naïs leur turbulence grossièreté et leur penchant à l'ivrognerie.

Revenu en France pour y prendre possession de son bien, Henri III n'oublia point la fortune de son ami; il lui donna 30,000 livres pour l'impression de ses ouvrages et une abbaye pour un sonnet, l'un des plus médiocres qu'il ait faits l'auteur. Aux libéralités du roi se joignirent celles de quelques grands seigneurs de la cour, entre autres du duc de Joyeuse. Despoites devint à la fois abbé de Tiron, de Vaux-de-Cernay, de Bonport, d'Aurillac, et chanoine de la Sainte-Chapelle. On lui offrit même l'archevêché de Bordeaux, qu'il ne voulut pas accepter. Le roi, surpris d'un pareil refus, lui en ayant demandé les motifs, il alléguait qu'il craignait d'avoir charge d'âmes. « Voire, dit le roi, et vous êtes abbé! N'avez-vous pas charge des âmes de vos moines? » Non, répondit Despoites, car ils n'en ont point. « Quoi qu'il en soit, Despoites jouissait, tant en bénéfices qu'en abbayes, de 10,000 écus de rente, somme énorme pour le temps. Sur surplus, il était formé une excellente et nombreuse bibliothèque, qu'il ouvrait volontiers à tous les savants.

Il ne faut point chercher dans les vers de Despoites un écho, si faible qu'il soit, de la féroce guerre civile qui désolait alors la France; il n'y est question que d'amours et de bergeries. Cependant il se laissa entraîner un instant dans la Ligue par l'amiral de Villars, un de ses patrons; ses revenus mêmes firent de la vaste collection intitulée : *Maxima bibliotheca veterum Patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum* (Lyon, 1677, 27 vol. in-fol.).

naïs leur turbulence grossièreté et leur penchant à l'ivrognerie.

Revenu en France pour y prendre possession de son bien, Henri III n'oublia point la fortune de son ami; il lui donna 30,000 livres pour l'impression de ses ouvrages et une abbaye pour un sonnet, l'un des plus médiocres qu'il ait faits l'auteur. Aux libéralités du roi se joignirent celles de quelques grands seigneurs de la cour, entre autres du duc de Joyeuse. Despoites devint à la fois abbé de Tiron, de Vaux-de-Cernay, de Bonport, d'Aurillac, et chanoine de la Sainte-Chapelle. On lui offrit même l'archevêché de Bordeaux, qu'il ne voulut pas accepter. Le roi, surpris d'un pareil refus, lui en ayant demandé les motifs, il alléguait qu'il craignait d'avoir charge d'âmes. « Voire, dit le roi, et vous êtes abbé! N'avez-vous pas charge des âmes de vos moines? » Non, répondit Despoites, car ils n'en ont point. « Quoi qu'il en soit, Despoites jouissait, tant en bénéfices qu'en abbayes, de 10,000 écus de rente, somme énorme pour le temps. Sur surplus, il était formé une excellente et nombreuse bibliothèque, qu'il ouvrait volontiers à tous les savants.

Il ne faut point chercher dans les vers de Despoites un écho, si faible qu'il soit, de la féroce guerre civile qui désolait alors la France; il n'y est question que d'amours et de bergeries. Cependant il se laissa entraîner un instant dans la Ligue par l'amiral de Villars, un de ses patrons; ses revenus mêmes firent de la vaste collection intitulée : *Maxima bibliotheca veterum Patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum* (Lyon, 1677, 27 vol. in-fol.).

**DESPOYTES** (François), chirurgien français, mort vers 1760. Voulu étudier les maladies des armées, il fit, en qualité de premier chirurgien major, puis de chirurgien en chef, les campagnes d'Italie (1734) et de Corse (1738), et déploya dans ses fonctions autant de zèle que de talent. Doué d'un esprit perspicace et observateur, Despoy ne tarda pas à remarquer combien était erroné le traitement des plaies d'armes à feu alors en usage. Il démontra sans peine que les phénomènes qu'on attribuait au poison dans les blessures provenaient uniquement de l'attrition exorbitante, et qu'il fallait agir par les corps contondants, et, rejetant les lotions spiritueuses, il adopta le traitement rationnel des lotions émollientes. Un plein succès couronna cette expérience, et Despoy devint un des plus grands chirurgiens militaires dont la France s'honore. Mais lui ne se borna pas son œuvre : il pratiqua, dans les plaies d'armes à feu, un grand nombre d'opérations qu'on n'avait pas encore essayées, et inventa notamment une nouvelle méthode de gastrostomie. En même temps, il apporta de grandes améliorations dans l'administration des hôpitaux, où il fit disparaître de nombreux abus. L'Académie de médecine le regut au nombre de ses membres. On n'a de Despoy qu'un seul ouvrage : *Traité des plaies d'armes à feu* (Paris, 1749, in-12), qui a été longtemps, malgré son manque de méthode, le meilleur qu'on ait possédé sur ce sujet.

**DESPOYTES** (Philippe), poète français, né en 1845, mort en 1898. Il fut d'abord de sa naissance entre Despois et Malherbe, il n'eut ni l'oxagération pédantesque de l'un ni le rigorisme un peu sec de l'autre. « Ron-sard, dit Boileau dans son *Art poétique*, Réglant tout, brouilla tout, fit un art à la mode. Et toutefois longtemps eut un heureux destin, aujourd'hui encore, nous sembleraient agréables, et n'afficha jamais aucune prétention réformatrice. Il fit, comme tous les hommes du xvii<sup>e</sup> siècle, de fortes études classiques; son érudition était très-tendue et très-solide; mais il n'en abusait pas. Il aimait les anciens et les prit souvent pour modèles, tout en conservant son indépendance et son originalité. Dans sa première jeunesse il voyagea en Italie à la suite d'un évêque auquel il était attaché, et la connaissance qu'il acquit de la poésie italienne contribua singulièrement à polir son style et à lui donner une forme harmonieuse et coulante. Seulement, il prit dans son commerce avec les poètes italiens le goût malheureux des conceits, de l'affectation et de la mièvrerie, qui si longtemps a gâté notre littérature et en a retardé le progrès. La réputation de Despoites commença vers 1570. Elle grandit rapidement; ses chansons surtout rendirent son nom très-populaire. Dans une comédie, Odet Turnebes les *Contes*, une mère reproche à sa fille de lire Despoites plus qu'elle ne songe au ménage. Charles IX, grand amateur de poésie, et, comme on sait, rimeur agréable, goûta beaucoup ses premiers vers, et récompensa son *Rodomont* par un présent de 800 écus d'or. Henri III, n'étant encore que duc d'Anjou, avait conçu aussi une vive affection pour Despoites et l'avait emmené avec lui en Pologne, contre droit de séjour parut au poète aussi déplaçant qu'à son maître, et sous laquelle il lança, en partant, une malediction plus vigoureuse, reprochant aux Polo-

naïs leur turbulence grossièreté et leur penchant à l'ivrognerie.

Revenu en France pour y prendre possession de son bien, Henri III n'oublia point la fortune de son ami; il lui donna 30,000 livres pour l'impression de ses ouvrages et une abbaye pour un sonnet, l'un des plus médiocres qu'il ait faits l'auteur. Aux libéralités du roi se joignirent celles de quelques grands seigneurs de la cour, entre autres du duc de Joyeuse. Despoites devint à la fois abbé de Tiron, de Vaux-de-Cernay, de Bonport, d'Aurillac, et chanoine de la Sainte-Chapelle. On lui offrit même l'archevêché de Bordeaux, qu'il ne voulut pas accepter. Le roi, surpris d'un pareil refus, lui en ayant demandé les motifs, il alléguait qu'il craignait d'avoir charge d'âmes. « Voire, dit le roi, et vous êtes abbé! N'avez-vous pas charge des âmes de vos moines? » Non, répondit Despoites, car ils n'en ont point. « Quoi qu'il en soit, Despoites jouissait, tant en bénéfices qu'en abbayes, de 10,000 écus de rente, somme énorme pour le temps. Sur surplus, il était formé une excellente et nombreuse bibliothèque, qu'il ouvrait volontiers à tous les savants.

Il ne faut point chercher dans les vers de Despoites un écho, si faible qu'il soit, de la féroce guerre civile qui désolait alors la France; il n'y est question que d'amours et de bergeries. Cependant il se laissa entraîner un instant dans la Ligue par l'amiral de Villars, un de ses patrons; ses revenus mêmes firent de la vaste collection intitulée : *Maxima bibliotheca veterum Patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum* (Lyon, 1677, 27 vol. in-fol.).

naïs leur turbulence grossièreté et leur penchant à l'ivrognerie.

Revenu en France pour y prendre possession de son bien, Henri III n'oublia point la fortune de son ami; il lui donna 30,000 livres pour l'impression de ses ouvrages et une abbaye pour un sonnet, l'un des plus médiocres qu'il ait faits l'auteur. Aux libéralités du roi se joignirent celles de quelques grands seigneurs de la cour, entre autres du duc de Joyeuse. Despoites devint à la fois abbé de Tiron, de Vaux-de-Cernay, de Bonport, d'Aurillac, et chanoine de la Sainte-Chapelle. On lui offrit même l'archevêché de Bordeaux, qu'il ne voulut pas accepter. Le roi, surpris d'un pareil refus, lui en ayant demandé les motifs, il alléguait qu'il craignait d'avoir charge d'âmes. « Voire, dit le roi, et vous êtes abbé! N'avez-vous pas charge des âmes de vos moines? » Non, répondit Despoites, car ils n'en ont point. « Quoi qu'il en soit, Despoites jouissait, tant en bénéfices qu'en abbayes, de 10,000 écus de rente, somme énorme pour le temps. Sur surplus, il était formé une excellente et nombreuse bibliothèque, qu'il ouvrait volontiers à tous les savants.

Il ne faut point chercher dans les vers de Despoites un écho, si faible qu'il soit, de la féroce guerre civile qui désolait alors la France; il n'y est question que d'amours et de bergeries. Cependant il se laissa entraîner un instant dans la Ligue par l'amiral de Villars, un de ses patrons; ses revenus mêmes firent de la vaste collection intitulée : *Maxima bibliotheca veterum Patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum* (Lyon, 1677, 27 vol. in-fol.).

**DESPOYTES** (François), chirurgien français, mort vers 1760. Voulu étudier les maladies des armées, il fit, en qualité de premier chirurgien major, puis de chirurgien en chef, les campagnes d'Italie (1734) et de Corse (1738), et déploya dans ses fonctions autant de zèle que de talent. Doué d'un esprit perspicace et observateur, Despoy ne tarda pas à remarquer combien était erroné le traitement des plaies d'armes à feu alors en usage. Il démontra sans peine que les phénomènes qu'on attribuait au poison dans les blessures provenaient uniquement de l'attrition exorbitante, et qu'il fallait agir par les corps contondants, et, rejetant les lotions spiritueuses, il adopta le traitement rationnel des lotions émollientes. Un plein succès couronna cette expérience, et Despoy devint un des plus grands chirurgiens militaires dont la France s'honore. Mais lui ne se borna pas son œuvre : il pratiqua, dans les plaies d'armes à feu, un grand nombre d'opérations qu'on n'avait pas encore essayées, et inventa notamment une nouvelle méthode de gastrostomie. En même temps, il apporta de grandes améliorations dans l'administration des hôpitaux, où il fit disparaître de nombreux abus. L'Académie de médecine le regut au nombre de ses membres. On n'a de Despoy qu'un seul ouvrage : *Traité des plaies d'armes à feu* (Paris, 1749, in-12), qui a été longtemps, malgré son manque de méthode, le meilleur qu'on ait possédé sur ce sujet.

**DESPOYTES** (Philippe), poète français, né en 1845, mort en 1898. Il fut d'abord de sa naissance entre Despois et Malherbe, il n'eut ni l'oxagération pédantesque de l'un ni le rigorisme un peu sec de l'autre. « Ron-sard, dit Boileau dans son *Art poétique*, Réglant tout, brouilla tout, fit un art à la mode. Et toutefois longtemps eut un heureux destin, aujourd'hui encore, nous sembleraient agréables, et n'afficha jamais aucune prétention réformatrice. Il fit, comme tous les hommes du xvii<sup>e</sup> siècle, de fortes études classiques; son érudition était très-tendue et très-solide; mais il n'en abusait pas. Il aimait les anciens et les prit souvent pour modèles, tout en conservant son indépendance et son originalité. Dans sa première jeunesse il voyagea en Italie à la suite d'un évêque auquel il était attaché, et la connaissance qu'il acquit de la poésie italienne contribua singulièrement à polir son style et à lui donner une forme harmonieuse et coulante. Seulement, il prit dans son commerce avec les poètes italiens le goût malheureux des conceits, de l'affectation et de la mièvrerie, qui si longtemps a gâté notre littérature et en a retardé le progrès. La réputation de Despoites commença vers 1570. Elle grandit rapidement; ses chansons surtout rendirent son nom très-populaire. Dans une comédie, Odet Turnebes les *Contes*, une mère reproche à sa fille de lire Despoites plus qu'elle ne songe au ménage. Charles IX, grand amateur de poésie, et, comme on sait, rimeur agréable, goûta beaucoup ses premiers vers, et récompensa son *Rodomont* par un présent de 800 écus d'or. Henri III, n'étant encore que duc d'Anjou, avait conçu aussi une vive affection pour Despoites et l'avait emmené avec lui en Pologne, contre droit de séjour parut au poète aussi déplaçant qu'à son maître, et sous laquelle il lança, en partant, une malediction plus vigoureuse, reprochant aux Polo-

naïs leur turbulence grossièreté et leur penchant à l'ivrognerie.

Revenu en France pour y prendre possession de son bien, Henri III n'oublia point la fortune de son ami; il lui donna 30,000 livres pour l'impression de ses ouvrages et une abbaye pour un sonnet, l'un des plus médiocres qu'il ait faits l'auteur. Aux libéralités du roi se joignirent celles de quelques grands seigne